

Rebibbia

Goliarda Sapienza / Alisson Cosson
d'après *L'Université de Rebibbia* de Goliarda Sapienza



Compagnie La Résolue

« C'est quand on l'a perdue que l'on comprend ce qu'est la liberté. C'est vrai. Mais il n'y a pas que des prisons avec des barreaux, il y en a de beaucoup plus subtiles dont il est difficile de s'échapper parce qu'on ne sait pas qu'on y est enfermé. »

Henri Laborit, *L'esprit du grenier*, 1992

Rebibbia

d'après *L'Université de Rebibbia* de Goliarda Sapienza
Traduction Nathalie Castagné / Éditions Le Tripode

Adaptation

Alison Cosson et Louise Vignaud

Écriture

Alison Cosson

Mise en scène

Louise Vignaud

Scénographie

Irène Vignaud

Vidéo

Rohan Thomas

Son

Clément Rousseaux

Costumes

Cindy Lombardi

Lumières

Luc Michel

Assistanat à la mise en scène

Sarah Chovelon

Avec

Prune Beuchat

Magali Bonat

Nine de Montal

Pauline Vaubailon

Charlotte Villalonga

Durée estimée : 1h50

Compagnie la Résolue

Co-production

Théâtre National Populaire / Cercle de Formation et de Transmission

Théâtre du Vellein – CAPI, Villefontaine / Artiste associée

Le Grand Angle, Voiron

Avec le soutien de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de la Spedidam.

CRÉATION
THÂTRE NATIONAL POPULAIRE, 14 AU 30 NOVEMBRE 2018

TOURNÉE 2019/2020
THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE, PARIS, 24 MAI AU 14 JUIN 2020

TOURNÉE 2020/2021 (Janvier à mars 2021)
THÉÂTRE DU VELLEIN – CAPI, VILLEFONTAINE
LE GRAND ANGLE, VOIRON

RÉSUMÉ

L'Université de Rebibbia est le récit du séjour que fit Goliarda Sapienza dans une prison en 1980. Après s'être consacrée, de 1967 à 1976, à l'écriture du monumental roman *L'Art de la joie* et avoir fait face à un refus général des éditeurs italiens, c'est une femme moralement épuisée qui intègre l'univers carcéral de Rebibbia, la plus grande prison de femmes du pays. Pour un vol de bijoux qu'il est difficile d'interpréter : aveu de dénuement ? Acte de désespoir ?

Comme un pied de nez fait au destin, Goliarda va transformer cette expérience de l'enfermement en un moment de liberté, en une leçon de vie. Elle côtoie à Rebibbia, le plus grand pénitencier de Rome, toutes les pros crites que compte l'Italie des « Années de plomb » – marginales, droguées, gitanes, filles perdues et enragées d'extrême gauche. Par ces rencontres, grâce à cette expérience, elle, l'intellectuelle, femme hors norme assoiffée d'absolu, va retrouver une raison de vivre.

Elle redécouvre en prison ce qui l'a guidée et sauvée toute sa vie durant : le désir éperdu du monde.



Détenue dans la prison de Rebibbia, à Rome.

NOTE D'INTENTION

« Je voulais seulement, en entrant ici, prendre le pouls de notre pays, savoir à quel point en sont les choses. »

Adapter *L'Université de Rebibbia* pour un plateau de théâtre, c'est avant tout porter et partager la parole d'une femme qui vient bouleverser les idées reçues. Car c'est bien dans le milieu carcéral, c'est-à-dire dans l'abandon du monde, son reniement, son empêchement, que Goliarda Sapienza redécouvre la liberté (et avant tout la liberté de penser), et nous invite à notre tour à nous demander où nous nous situons.

Parfois, souvent, nous étouffons, nous suffoquons dans la société qui est la nôtre, en manque de perspectives. L'expérience de la prison telle que nous la présente Goliarda Sapienza n'est pas sans rappeler ces sentiments. La prison n'est qu'un reflet, porté à son paroxysme, des lois juridiques, morales et sociales d'un pays. En tant qu'élément autonome, hors de la société, elle réorganise le temps et l'espace par des règles qui sont les siennes. Alors, précisément parce qu'elle exclue, elle donne la possibilité de s'affranchir : s'affranchir des modèles qu'on nous impose, s'affranchir d'une pensée consensuelle. L'exclusion n'est exclusion que parce qu'on en décide ainsi.

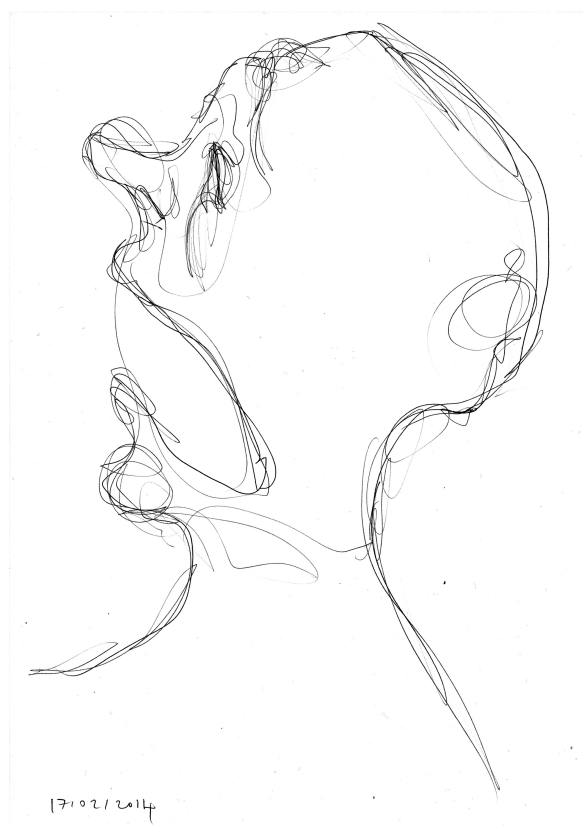
Donner la parole à cette femme, c'est traquer un désir. Un désir de théâtre, bien sûr, car sur scène la parole s'émanche et résonne. Un désir de vie aussi, ou une nécessité d'être attentif à autrui, d'aimer, de penser, de questionner, de rendre l'inquiétude et le doute possibles. Le témoignage de Goliarda Sapienza donne des corps et des voix à la société secrète de la prison. Il y a déjà dans son roman un rapport physique et présent au monde, urgent, théâtral, qui ne demande qu'à s'emparer de la scène.

Cinq actrices nous font parcourir un chemin, de la dépression à la résurrection. Par le dialogue, par le théâtre, la pensée se construit et renoue avec le monde, et s'y affirme. Mettre le théâtre à vif pour le confronter à la difficulté de formuler une pensée, et à sa nécessité.

Louise Vignaud

EXTRAIT DU ROMAN / GOLIARDA SAPIENZA

« Nous devons fermer » fait une voix dure, la première voix vraiment dure que j'entends ici dedans. Dans un sursaut je bondis en arrière et la porte s'abat quasiment sur moi avec violence. Cette violence blesse mon visage comme une gifle mais ne m'humilie pas. Je m'en étonne, tandis que m'alarme le soupçon atroce que cette non-humiliation soit due au fait que je me sens « condamnable », racaille désormais digne de n'importe quelle insulte de quiconque est en règle avec la loi. Voici une autre tentation à vaincre : le plaisir masochiste de patauger dans l'orgueil d'être de la racaille et de devenir la cible de leurs défolements. Parce qu'on sait bien qu'il peut y avoir une satisfaction auto-punitive dans le fait de se sentir complètement perdue. Encore une fois je repousse les sirènes carcérales qui m'insinuent les douceurs de l'apitoiement sur soi, et je décide de ne pas oublier que même si je suis ici pour payer ma transgression, les autres – « individuellement », veux-je dire – n'ont aucun droit de m'humilier.



Robin Cooke, série *Crying*, dessins.

EXTRAIT DU TEXTE / ALISON COSSON

Dans le coffre de ma voiture pour Catane, les petits papiers sur lesquels j'ai noté toute chose utile s'accumulent en petites montagnes et je ne sais pas par où ma prison a commencé. Il y a quelques femmes autour que je ne connais pas et je m'arrête pour les laisser monter. Elles disent « Rebibbia » et remplissent ma voiture de couvertures, de citron sucré et de petits papiers sur lesquels se bousculent toutes les langues de l'Italie.

Sur la route je vois les arbres qui défilent, des allées de visages qui me reviennent et disparaissent à mesure que j'accélère. Bientôt l'histoire sera finie. Chacune retournée à ses occupations. Et après ? J'aurais revu Catane et je n'aurais pas parlé de Rebibbia. Les allées de femmes voudraient savoir : « Et qu'est-ce que tu fous là au milieu de la route Goliarda, tu nous oublies ? » Et qu'est-ce que je fais là, c'est vrai ? J'ai descendu la fenêtre en automatique, quinze centimètres d'ouverture, pas plus. Et l'air vient caresser mon cou. Les couvertures s'envolent et je dois reprendre un peu de chacun de vos visages, Edda, Marro, Giovannella et ma petite Marilyn vieillie, Barbara, Suzy Wong, Lola, Marcella, et toi Roberta. Vos langues et le chant de Ramona. Un chant qui transperce la nuit et les murs. On n'arrête pas le chant des femmes avec une porte fermée le soir toujours à la même heure.

C'est que je sais qu'entre ces murs, nous ne serons jamais plus le reste du monde, nous sommes quelque chose d'autre que le reste du monde, la société secrète et fantastique des isolées de Rebibbia. Le monde de Rebibbia peuplé de femmes, de toutes les femmes du monde. Rebibbia. Et il faudrait leur dire : tant que la liberté de toutes, la liberté de chacune n'existe pas, tant que les inégalités creusent et ici et ailleurs l'incapacité d'assurer la liberté de chacune, il y aura des femmes pour se retrouver ici à Rebibbia plutôt que nulle part ailleurs. Dans la rue une femme marche, au milieu des passants et elle ne sait pas. Les couleurs de Rebibbia et la lumière. Elle ne sait pas. Les photos de femmes placardées sur les murs auxquelles on s'accroche. La Pampanini. Ces actrices pailletées de la télévision et celles qui ont fini tragiquement, qu'on s'y accroche. Personne ne sait. Il y a toutes les femmes du monde ici. Nos territoires se déplacent. On voudrait un mot à nous pour ça, pour cette chose qu'on vit là. Le mot qui dit les dimanches à Rebibbia. Notre université. N'entre pas ici qui veut. C'est par là qu'il faut commencer.



Kaos, contes siciliens, de Paolo et Vittorio Taviani.

TRADUCTION SCÉNIQUE

À la lecture de *L'Université de Rebibbia*, on a le sentiment que Goliarda Sapienza a passé beaucoup de temps en prison, un mois, deux mois, pourquoi pas six. En réalité, elle y est restée cinq jours seulement. Son récit est un précipité d'expériences, d'une densité folle, comme si, enfermée entre quatre murs, son sens de l'observation et son rapport aux autres en étaient accrus. C'est d'abord ce rapport au temps, cette distorsion spacio-temporelle qui nous guide dans notre travail et que nous allons explorer. Comment traduire, sur un plateau de théâtre, cette friction entre l'expérience réelle et le vertige existentiel qu'elle a provoqué ?

Adapter *L'Université de Rebibbia*, de fait, convoque tous les éléments scéniques : écriture, scénographie, son, vidéo, lumières, costumes. Comment, sinon, questionner ce décalage permanent entre les différentes formes de perceptions physiques, mentales, sensuelles, de l'univers carcéral ? C'est une dramaturgie plurielle qui se dessine pour représenter cette « centrifugeuse » qu'est la prison, selon le terme de Goliarda Sapienza. Toutes ces dramaturgies seront autant d'angles d'attaque possibles pour raconter cette expérience sensorielle et intellectuelle.

Pour point de départ, le texte. Nous le pensons comme un matériau : sa chronologie définitive sera organisée en répétitions, au plateau, avec les actrices. Il s'organisera autour de scènes dialoguées retranscrites directement de l'original (le roman autobiographique de Goliarda Sapienza) et d'incursions de monologues écrit par Alison Cosson, moments de vie, excursions dans une Italie des « Années de plomb », kaléidoscope d'une société malade, galerie de portraits de femmes battantes et combattantes, chacune à leur façon. Goliarda Sapienza (interprétée par Prune Beuchat) est le centre. Autour d'elle gravitent les figures qu'elle convoque. Les actrices changent de rôles. Elles l'encerclent. Elles sont elles aussi les murs d'une prison, celle de l'histoire, celle d'un récit autant personnel qu'universel. Le texte, c'est le réel. Il s'agit ensuite de voir comment appréhender le vertige de l'existence.

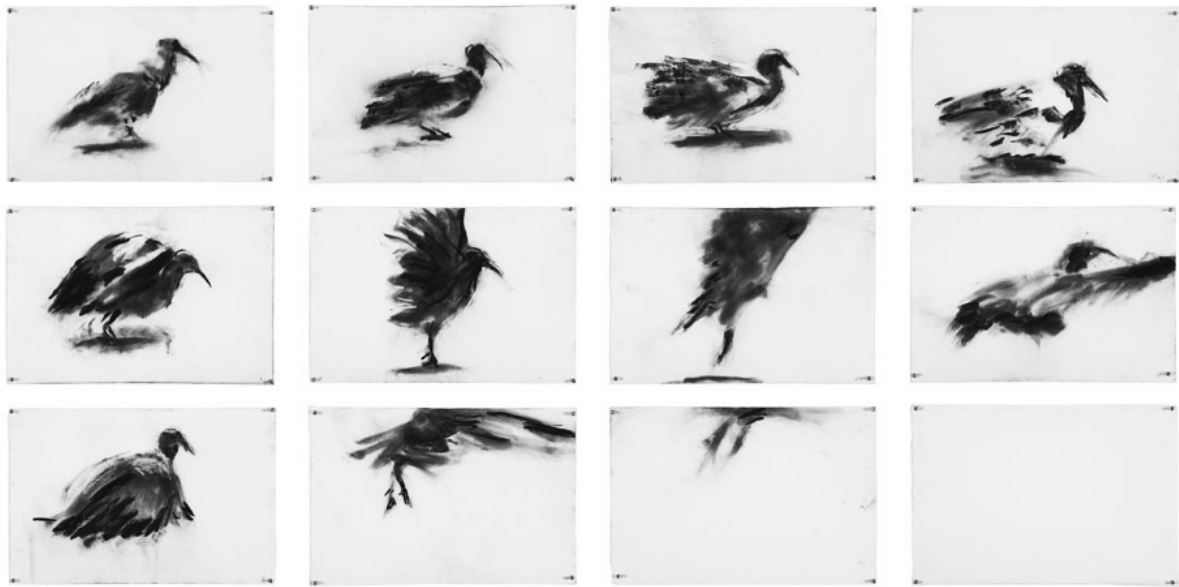
Représenter toute une prison sur un plateau n'est pas chose facile. Nous devons trouver le moyen de raconter l'enfermement à la fois de façon absolument physique et à la fois de manière allégorique. La scénographie sera, de ce point de vue, assez simple : quelques échafaudages, des filets, un espace à trous qui permet aux comédiennes d'être là en continu sur scène, tout en créant des focus. Un espace qui enferme, mais qui laisse des échappées.

Ce sera le son qui matérialisera la prison surtout, un son documentaire, un son qui cherche à traduire la sensation physique de l'enfermement, un son architectural. Pour embarquer les spectateurs dans notre expérience, nous travaillerons à développer, par le son, une sensation d'immersion – par une diffusion dans tout l'espace, par des enregistrements en direct réutilisés, par un travail sur les enregistrements réalisés lors de notre résidence à Rome et à Rebibbia. Mais le son parfois s'échappera, et à travers des chants siciliens anciens fera vibrer les cœurs et les mémoires des femmes incarcérées.

Enfin, pour ce projet, il nous semble important d'introduire un travail de vidéo. La vidéo comme une nécessité de sortir du cadre. La vidéo comme échappées mentales. Première

sensation de Goliarda Sapienza en se retrouvant dans la cellule d'isolement : « Bloquer l'imagination. [...] Moi, qui ai fait de l'imagination un instrument, qui l'ai étudiée toute ma vie pour l'aiguiser, la libérer, la rendre le plus agile possible, je me retrouve maintenant à devoir la tuer comme on tuerait le pire de ses ennemis. Et c'est ainsi pourtant. À partir de maintenant elle peut m'être fatale.» Et pourtant, parfois, elle ressurgit, cette imagination, au travers de rêves d'hippopotame sautant d'un plongeur, de vagues noires, d'avalanches. Le vidéaste, Rohan Thomas, travaillera toutes ces images en amont, afin que la vidéo s'empare de l'espace et nous emporte, le temps d'un clignement d'yeux, au bord de l'océan.

Cinq femmes. Une prison. Un voyage.



William Kentridge, *Drawings for Other Faces*, 2011

L'AUTEURE. GOLIARDA SAPIENZA



Goliarda Sapienza (1924-1996) est née à Catane dans une famille socialiste anarchiste. Son père, avocat syndicaliste, fut l'animateur du socialisme sicilien jusqu'à l'avènement du fascisme. Sa mère, Maria Giudice, figure historique de la gauche italienne, dirigea un temps le journal *Il grido del popolo* (Le Cri du peuple), journal de la section turinoise du Parti socialiste dont Antonio Gramsci était un des rédacteurs.

Tenue à l'écart des écoles, Goliarda reçoit pendant son enfance une éducation originale, qui lui donne très tôt accès aux grands textes philosophiques, littéraires et révolutionnaires, mais aussi à la vie populaire de sa ville natale. Durant la guerre, en 1940, à seize ans, elle obtient une bourse d'étude et entre à l'Académie d'art dramatique de Rome. C'est le début d'une vie tumultueuse. Elle connaît d'abord le succès au théâtre, entre autres dans des pièces de Luigi Pirandello, avant de tout abandonner pour se consacrer à l'écriture.

S'ensuivent des décennies de recherches, de doutes, d'amours intenses. Mais son œuvre complexe et flamboyante laisse les éditeurs italiens perplexes et c'est dans l'anonymat que Goliarda Sapienza meurt en 1996. Elle ne trouve la reconnaissance qu'après sa mort, avec le succès en 2005 de la traduction, en France, du roman *L'Art de la joie*, écrit entre 1967 et 1976, roman contestataire et féministe.

Biographie rédigée par les éditions Le Tripode.

LA DISTRIBUTION

Prune BEUCHAT



Elle fait ses classes aux Conservatoires de Lausanne et Genève puis à l'ENSATT, où elle travaille avec Christian Schiaretti, Christophe Perton et Silviu Purcarete. À la Comédie-Française, elle joue avec Omar Porras dans *Pedro et le Commandeur* de Lope de Vega et avec Christophe Rauck dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. Au théâtre, elle travaille avec Anne Bisang, Jacques Vincey, Gérard Desarthe, Sylvie Busnel, Philippe Mentha, Michel Raskine. Au cinéma, elle tourne sous la direction de Okacha Touita, Serge Meynard, Éric Woreth, Julie Lipinski, Robin Harsch. En 2015 elle intègre la Cie Le Laabo pour une création collective : *Ex-LIMEN*, sous la direction de Anne Astolfé. En 2017 elle joue dans *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau, mis en scène par Louise Vignaud. Depuis septembre elle est assistante de théâtre HES à La Manufacture à Lausanne.

Magali BONAT



Elle suit la formation de l'école de la Comédie de Saint-Étienne de 1989 à 1991. Au théâtre, elle travaille sous la direction de Gwenael Morin, Christian Schiaretti, Laurent Brethome, Claudia Stavisky, Olivier Rey, Philippe Delaigue, Patrick Le Mauff, Jean-Vincent Lombard, Christian Taponard, Jean Badin, Gérard Desarthe, Stéphane Müh, Pascale Henry, Géraldine Benichou, Laurent Vercelletto, Gilles Chavassieux, Cyril Grosse... Au cinéma, elle joue sous la direction de Philippe Faucon, Emmanuel Bourdieu, Éric Guirado, Philippe Muyl, Gaël Morel. Parallèlement à son parcours de comédienne, Magali Bonat est professeur d'enseignement artistique depuis 2007, au département théâtre du Conservatoire de Lyon. En mai 2017, elle jouera dans une adaptation du *Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas dans une mise en scène de Louise Vignaud.

Nine DE MONTAL



Après une formation à l'ENSATT et au CNSAD dans les classes de Stuart Seide, Philippe Adrien, Aurélien Recoing et Redjep Mitrovitsa, Nine de Montal travaille sous la direction de Mathieu Mevel, Maurice Attias, Bernard Sobel et Didier Bezace. Engagée par Laurent Fréchuret, elle devient comédienne permanente au CDN de Sartrouville et des Yvelines. Elle jouera Médée dans une petite forme itinérante, puis dans *La Pyramide de Copi*, *L'Opera de quat'sous* de Bertold Brecht, *Embrassons-nous*, *Folleville !* d'Eugène Labiche et *Richard III* de Shakespeare. Sa rencontre avec Oriza Hirata la fait participer au festival Odyssée en Yvelines et à une tournée asiatique dans train de nuit pour la Voie lactée. À la fin de cette permanence artistique, elle fonde avec Philippe Baronnet la compagnie Les Echappés Vifs, associée au théâtre de Vire ; elle jouera *Bobby*

Fischer vit à Pasadena de Lars Norén et *La Musica deuxième* de Marguerite Duras. Parallèlement, elle joue la marquise Cibbo dans *Lorenzacio* de Musset mis en scène par Gérald Garutti, *Lioubov* dans *La Cerisaie* de Tchekhov mise en scène par Gilles Bouillon, et Lupe dans *Calderón* de Pasolini mis en scène par Louise Vignaud. Nine de Montal enseigne aussi à l'IEP Paris et à l'École Du Jeu.

Pauline VAUBAILLON



Elle débute sa formation au cours de Francine Walter-Laudenbach (2007) puis continue avec François Havan et Thibault de Montalembert jusqu'en 2011. Elle joue par la suite au théâtre sous la direction d'Émilie Chevrillon (*Les Contes* d'Eugène Ionesco), Clément Thiébault (*Le Godmichet Royal*), Marcel Cuvelier (*La Leçon* d'Eugène Ionesco), Francine Walter (*Mademoiselle Else* d'après Arthur Schnitzler), Sarah Tick (*La Fable perdue, Pas dans le cul aujourd'hui, Singeries d'Hommes, La DNAO, le bureau des rêves*), Hélène Babu (*La Mouette* d'Anton Tchekhov, *Les Fâcheux* de Molière), Philippe Lagrue (*Les Cuisinières* de Goldoni), Vincent Debost (*Ce qui se dit la nuit*), Heidi-Eva Clavier (*Mais comme elle ne pourrissait pas... Blanche Neige*). Au cinéma, elle tourne avec Berenger Thouin, Julie Aragon, Marya Yaborskaya, Jérôme Boivin, Johanna Turpeau, Hugo Prévosteau et Alexandra Leclère.

Charlotte VILLALONGA



De nationalité française, Charlotte Villalonga passe un bac littéraire avec option théâtre dans le nord de la France avant de rentrer au Conservatoire Royal de Mons en Belgique en 2005. Depuis, elle s'est installée à Bruxelles et travaille essentiellement avec Céline Delbecq avec qui elle a fondé la Cie de La Bête Noire ayant pour but de travailler autour de sujets tabous dans la société contemporaine ; en 2017, elle joue dans la dernière création, *Le vent souffle sur Erzebeth*. Sensibilisée à la danse contemporaine depuis son plus jeune âge, Charlotte laisse toujours une grande place au traitement du corps dans son approche du plateau de théâtre. En 2013, elle renoue avec le théâtre français et le répertoire en allant jouer *Carine ou la jeune fille folle de son âme* de Fernand Crommelynck, mis en scène par Michael Delaunoy à Bussang, au Théâtre du Peuple, ainsi qu'à Lyon pour Louise Vignaud dans *Calderón* de Pasolini et *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau. En 2018, elle mettra en scène *Subutex* d'après Virginie Despentes, à Bruxelles et au Théâtre des Clochards Célestes à Lyon.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Louise VIGNAUD – mise en scène

Diplômée de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en mars 2012 et de l'Ensatt en octobre 2014, Louise Vignaud travaille à sa sortie d'école comme assistante à la mise en scène auprès de Christian Schiaretti, Michel Raskine, Claudia Stavisky, Richard Brunel et Michael Delaunoy. Elle présente à la Comédie de Valence une mise en scène du *Bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau en janvier 2015 dans le cadre des Controverses. Elle crée à Lyon la Compagnie la Résolue avec laquelle elle met en scène *Calderón* de Pier Paolo Pasolini, *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, *Ton tendre silence me violente plus que tout* de Joséphine Chaffin, *Tigre fantôme* de Romain Nicolas, *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau et *Vadim à la dérive* d'Adrien Cornaggia. Depuis 2015, elle participe à l'aventure du Festival En Acte(s) en tant que collaboratrice artistique. En 2018, elle mettra en scène *Le Misanthrope* de Molière au Théâtre National Populaire, *Phèdre* de Sénèque au Studio-Théâtre de la Comédie-Française et *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas au Théâtre des Clochards Célestes. Depuis 2017, elle dirige le Théâtre des Clochards Célestes, à Lyon.

Alison COSSON – écriture et dramaturgie

Alison Cosson suit des études de Lettres et de Théâtre à Paris 3. Après une courte expérience professionnelle dans le jeu et notamment avec la Compagnie du Hasard, elle commence à écrire pour le théâtre en 2008 et intègre la formation d'auteur dramatique à l'ENSATT à Lyon en 2011. Durant son cursus à l'ENSATT, elle se forme avec Enzo Cormann, Mathieu Berthollet, Christophe Pellet, Marion Aubert, Samuel Gallet, Vincent Bady et Rémi Devos, et participe, en tant que dramaturge, à *Indécences* de Frank Verduyssen du TG STAN et à *Vers quoi je cours* de Julie Guichard, d'après *Léonce et Lena* et *Woyzeck* de Büchner, et, en tant qu'auteure, au *Grand ensemble*, 16 pièces courtes, mises en scène par Philippe Delaigue. Depuis 2011, elle est auteure et dramaturge pour la Compagnie la Rumeur, dirigée par Patrice Bigel à Choisy-le-Roi, pour les créations *Au bord de la route* en 2011 et *DEADLINE* en 2013, à l'Usine Hollander. Elle participe aux éditions 2012 et 2013 de la Mousson d'Hiver et au Festival FIND à Berlin en 2014. Sa pièce *Mets tes mains sur la table* est publiée aux éditions EN ACTE(S), Lyon.

Irène VIGNAUD – scénographie

Irène Vignaud se forme en arts plastiques aux Ateliers de Sèvres et aux Beaux Arts de Nantes, avant de poursuivre ses études par une licence d'architecture à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris Belleville. En 2015, elle intègre l'ENSATT dans le département scénographie. En 2016, elle assiste Guillemine Burin Des Rozières, scénographe de *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau, dans une mise en scène Louise Vignaud. En juin 2017, elle réalise la scénographie d'*Électre* de Sophocle au festival de Malaz dans une mise en scène d'Hugo Roux. En 2018, elle réalisera les scénographies du *Misanthrope* de Molière au Théâtre National Populaire et de *Phèdre* de Sénèque au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, dans des mises en scènes de Louise Vignaud.

Cindy LOMBARDI – costumes

Après des études à Paris de Design Textile à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Art, elle intègre en 2013 l'ENSATT à Lyon, en conception costumes. Depuis, elle crée les costumes pour diverses pièces de théâtre et pour l'opéra pour la compagnie À Part Entière : *Mme Dodin* de Marguerite Duras à la MC2 de Grenoble (2014) ; pour la Compagnie la Résolue : *Caldéron* de Pasolini (2015) à Lyon et *Tailleur pour dames* de Georges Feydeau (2017) aux Célestins ; pour la Compagnie Sandrine Anglade : *L'Héritier de village* de Marivaux (2016) ; et pour l'opéra *Chimène* œuvre de Sacchini (2017) au théâtre de Saint Quentin en Yvelines. Elle travaille aussi pour le cinéma en tant que teinturière et habilleuse avec la costumière Anaïs Romand sur quatre films historiques : *Les Anarchistes* d'Élie Wajeman (2015) *La Danseuse* de Stéphanie Di Giusto (2016), *Les Gardiennes* de Xavier Beauvois (2016) et *Un peuple et son roi* de Pierre Schoeller (2017). Après deux stages de teintures naturelles en Inde, elle se spécialise dans les teintures, les nuances colorées et les associations de matières diverses.

Luc MICHEL – lumières

Après une licence de philosophie à la Sorbonne en 2011, et un diplôme de l'ENSATT en tant que réalisateur lumière en 2014, Luc Michel s'investit dans un travail de création lumière et de collaboration artistique avec de jeunes compagnies entre Toulouse, Lyon, Paris et Amiens, telles que *L'Eventuel Hérisson Bleu* (Oise), *Compagnie la Résolue* (Rhône), *La Lune qui gronde* (Nord), *Sur la cime des actes* (Haute-Garonne). En 2015, il va travailler durant six mois dans l'État de New York. Il participe au *Glimmerglass Festival Opera* pour observer le travail de Robert Wierzel, et réalise deux créations lumières pour une compagnie new-yorkaise *The Brewing Department*. Il assiste à plusieurs masterclasses à la NYU-Tisch. Il revient en 2016 en France avec, pour but, d'étendre sa pratique à la scénographie, à la régie générale et à l'assistanat à la mise en scène.

Clément ROUSSEaux – son

Après un BTS Audiovisuel Montage et Post-production et un BTS audiovisuel Métiers du son à Montbéliard, il commence à travailler au Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne. C'est l'occasion pour lui de rencontrer de nombreux artistes (Romeo Castellucci, Jan Fabre...), et d'allier sa passion pour la musique à son travail. Arrivé dans la Drôme en 2005, il travaille régulièrement avec la compagnie Transe express et contribue notamment à la création sonore des spectacles « *Les tambours de la morte* » et « *Mû* ». Depuis 2010, pour La Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme-Ardèche, – il a travaillé avec Richard Brunel, Samuel Achache, Mathurin Bolze, Matthieu Roy, Eugen Jebeleanu, Lucie Rébéré, Maïenne Barthès, Valérie Marinese, Julie Binot, et Louise Vignaud, dont il réalise la création sonore pour sa mise en scène du *Bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau.

Rohan THOMAS – vidéo

Rohan Thomas est un réalisateur et vidéaste. Formé aux arts visuels, il travaille régulièrement en tant que monteur. Son film *Entre l'Achéron et le Styx* a été projeté en avant-première au Festival International de Contis en 2017. Il est aussi musicien.

LA COMPAGNIE

Faire du théâtre, toujours faire du théâtre. C'est notre premier projet. Notre compagnie rassemble des individus, de diverses origines, de générations différentes, pour qui le théâtre, ses textes, ses espaces, sa chair, sont essentiels. Pour qui faire du théâtre est un engagement, une vie, un combat ; et surtout un désir, un désir fou, un désir enivrant, coûte que coûte.

Raconter des histoires. Car les hommes ont besoin d'histoires. Ils ont besoin de voir d'autres hommes, comme eux, confrontés au monde, pour se sentir un peu moins seuls. Ils ont besoin d'assister, simples spectateurs au détour d'un fauteuil, aux combats des uns, pour accepter les leurs. Nous voulons raconter des histoires, car avec la distance, les histoires nous ouvrent les portes du monde.

Poser des questions. Le théâtre n'instruit pas, n'apporte pas de réponses. Mais il ouvre des brèches, il inquiète, il interroge. Qui n'a pas vécu cette expérience, d'une histoire racontée qui dérange ou bouleverse, et qui déplace notre regard sur le monde ? C'est cela qui nous anime, et que nous cherchons à faire partager, cette sensation délicieuse et vertigineuse de perspectives nouvelles. Car nous pensons que, par ce chemin, la révolte est encore possible.

Être sur le qui-vive. À l'heure où la société prescrit un acquiescement de masse au système économique qui la gouverne, le théâtre convoque le spectateur et lui propose de se demander pourquoi. Il s'adresse à l'homme, à l'humain, dans ses contradictions. Le théâtre que nous défendons invite le spectateur à rester sur le qui-vive et à ne jamais baisser la garde. Il refuse de laisser le monde dans une affirmation univoque. Il convoque l'intranquillité.

Embarquer. Car tout cela n'est possible que si, dans son mouvement, même un instant, le théâtre réussit à nous embarquer, à nous faire oublier, à nous émouvoir, à nous indigner. Quand les portes se ferment et que les lumières de la salle s'éteignent, des solitudes se rassemblent et s'engagent dans un voyage. Nous aimons vivre ces voyages ; à nous maintenant de les susciter.

Compagnie la Résolue

CONTACT

Compagnie La Résolue

7 rue Neuve
69 001 LYON

www.esperluetteweb.com

Lancelot Rétif / Administration
lancelot.retif@compagnielaresolue.fr
06 47 57 86 08

Fadhila Mas / Développement et diffusion
fadhila.mas@compagnielaresolue.fr
06 80 35 67 13



Dominique Racle / Attachée de presse
dominiqueracle@agencedrc.com
06 68 60 04 26

